



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Coiffure exécutée par M. Croizat, et ornée de raisins et d'épis de ses magasins, rue de l'Odéon, n° 31. Robe en crêpe garnie de rubans, façon de M<sup>me</sup> Céliane-Martin, place Vendôme.

### MODES.

Le carnaval a été plus actif, plus bruyant qu'aucun carnaval depuis plusieurs années, et pourtant toutes ces fêtes, tous ces plaisirs qui se sont précipités depuis quelques semaines, n'enlèveront rien aux nouveaux amusemens que le carême nous réserve. On prépare partout de nouvelles soirées, on déploie dans nos plus grands magasins de neuves et séduisantes étoffes. Chez M. Burty (rue Richelieu), on voit des tissus charmans; tissus légers et diaphanes, lorsqu'on veut une gracieuse et fraîche toilette; tissus riches et éclatans, lorsqu'on veut une parure pompeuse. Depuis long-tems, la

vogue s'est arrêtée sur le seuil de ces jolis magasins, et les femmes élégantes y portent en foule le tribut de leur bon goût.

La mode de danser en robes de riches étoffes a enlevé beaucoup de ces ornemens de *fantaisie* qui étaient la ressource des femmes qui ont plus de *goût* que d'*argent* à mettre dans leur toilette. Les soieries ne comportent en général que peu d'accessoires, car les garnitures en feraient de suite un costume trop lourd. Sur les gazes et les crêpes on dispose encore des rubans et des fleurs, mais presque toujours sur la hauteur du jupon. Les broderies même se font de préférence en forme de tabliers, ou en échelle, ou en bouquets détachés qui ne se trouvent que



par-devant le jupon, et remontent graduellement vers la taille.

Il y a de jolies gazes semées de fleurs brodées en soie plate ou imprimées. Celles fond brun, imprimées en dessins gothiques or ou argent, sont très-distinguées. Des crêpes roses, semés de feuilles de roses brodées en soie rose, sont charmans. Des tulles de soie blanches, ayant des colonnes brodées en soie nuancée, ou blanc sur blanc; des gazes à jour, d'autres mates, avec dessins transparens; d'autres encore à effet de rubans, serpentans sur fond clair; enfin la blonde à bouquets ou à colonnes, forment la majorité des robes en étoffes légères que l'on porte pour danser.

— Au bal de M. Du\*\*\*, il y avait foule de jolies femmes; la fête était très-brillante sous tous les rapports: sommités de rang parmi les hommes, supériorité de beauté et d'élégance parmi les femmes, rien n'y manquait; les diamans y brillaient nombreux et disposés avec art, et les magnifiques étoffes *du tems* attestaient de l'élégance des femmes qui s'y trouvaient. On voyait beaucoup de robes en satin, blonde blanche, rose ou bleue.

— Le bal de la cour, le dernier, assure-t-on, qui aura lieu cet hiver, offrirait une très-grande variété de luxe de parure. Il est évident que quelques femmes y affichent une très-grande simplicité, tandis que d'autres sont *écrasantes* de richesses dans leur costume. A ces fêtes, on porte ou beaucoup ou pas du tout de diamans; car on comprend que, dans ce genre, rien ne serait plus maladroît que la médiocrité. Les coiffures en plumes dominaient; on en place une ou deux un peu en arrière de la tête, ce qui nécessite un grand art chez le coiffeur pour produire un effet complètement gracieux. Aussi il est facile de reconnaître parmi ces coiffures celles qui ont été exécutées par M. Nardin, qui excelle vraiment dans la manière de faire tourner, pencher, et élever une plume avec grâce et noblesse.

Il entremêle à cet ornement des pierreries qui, heureusement combinées, présentent une perfection d'ensemble qui fait toujours reconnaître la *main du maître*.

— Puisque nous parlons coiffure, nous ne devons pas omettre d'en citer une charmante, qui a eu un succès complet sous le nom de *coiffure à la Mancini*. Il y a dans cette composition un goût gracieux et épuré, qui lui donne le type du genre distingué et qui devait infailliblement réussir dans le grand monde où elle est apparue toute fraîche et toute nouvelle, sortant des mains de M. Narcisse, auquel est due cette piquante création. La coiffure à la Mancini est un composé de boucles et de fleurs s'entremêlant et retombant très-bas de chaque côté des joues. Cette disposition sied à ravir, et nos plus jolies femmes l'ont adoptée à plusieurs bals.

— Puis auprès des coiffures antiques et sévères où l'on ne copie que les camées romains ou les ornemens qui dominaient au siècle de Louis XV, viennent les inventions gracieuses et originales par lesquelles la physionomie de chaque femme reçoit le charme qui lui convient le mieux, grâce aux doigts habiles et à l'esprit observateur de M. Croizat. Le *tact* est peut-être le plus grand mérite du coiffeur: comprendre *pourquoi* le pli d'une gaze doit être ainsi tourné, *pourquoi* une branche doit s'incliner ainsi, saisir ce qui s'harmonise le mieux avec les traits, s'accorde même le plus avec le caractère, rendre enfin une femme plus jolie sans qu'elle s'en doute, est un art qui doit être vivement apprécié, et se fait reconnaître dans toutes ces jolies coiffures de fantaisie où M. Croizat emploie les gazes, les fleurs, les fruits avec une magie qui a plus d'une fois fait sourire la coquette, et décidé un triomphe.

— Pendant les jours gras on ne pouvait compter le nombre des bals particuliers qui ont eu lieu. Les uns offraient beaucoup de déguisemens de caractère, les autres



se contentaient de réunir force costumes à la Pompadour, à la Sévigné, à la Mancini, etc., espèces de modes qui, bien que renouvelées chez nous et adoptées par nos élégantes, n'en semblent pas moins encore un peu des travestissemens.

— Voici quelques toilettes jolies, sans être extraordinaires, qui ont paru aux derniers bals.

Une robe ouverte, en satin noir, sur une robe de satin rose garnie d'un haut volant de dentelle noire. On voyait tout le devant du jupon, la robe de dessus s'élargissant de chaque côté. Cette robe avait un corsage décolleté et drapé, et aux épaules deux jokeys qui retombaient sur une manche courte à triple sabot, garnie au bas d'une manchette de dentelle noire. Pour coiffure, une rose placée très de côté près l'oreille; de cette rose partait un long esprit noir qui se courbait au-dessus de la tête.

— Une robe en pou de soie blanc, garnie de deux ruches de rubans de gaze blanches, liseré en or; ces ruches portaient d'un côté de la ceinture, en formant un feston contrarié. A la place où les festons se rejoignaient, était un nœud de rubans, ce qui en formait cinq sur la hauteur du jupon; corsage à pointe et uni, garni autour de la poitrine d'une ruche de rubans, et trois ruches semblables traversaient les manches et s'arrêtaient sous une autre ruche qui entourait le bas du dernier sabot. Pour coiffure, de petites têtes de plumes placées en arrière dans le chignon, et entremêlées de chaînes d'or.

— Une robe en crêpe blanc, ayant sur le devant du jupon une quantité de petits nœuds de rubans roses, s'agrandissant progressivement vers le bas, et formant tablier, les manches toutes couvertes de petits nœuds, et dans les cheveux deux nœuds roses placés de chaque côté dans une tresse qui tournait en formant fer à cheval sur les joues.

NOUVEAUTÉS. — Une nouvelle invention vient de s'opérer dans les lunettes de

spectacle, dites jumelles. Au lieu de cette monture massive et lourde qui y était appropriée, et qui devenait une fatigue pour ceux qui s'en servaient, on place maintenant les verres sur une monture de fil de soie et d'or, qui est d'une légèreté parfaite, et se replie sans produire aucun volume. Ce nouveau genre de jumelles se trouve au Palais-Royal.

— On trouve chez M. Brissaud aîné, bijoutier, rue Neuve-St-Martin, n° 9, un choix exquis de bijoux dorés les plus à la mode et du meilleur goût, tels que parures, bandeaux, broches, boucles d'oreilles, chaînes, boucles de ceinture, etc.

## UNE FÊTE!

*Horreur! horreur! horreur!*

La fête s'apprête sur la terre; au ciel, les anges se rapprochent, se servent en frémissant; et dans l'enfer les démons se prennent à rire et s'entrelacent en formant des danses d'allégresse.

*Traduit de l'italien.*

« Allons, ma chère amie, plus d'hésitation, je t'en supplie; habille-toi et viens.

— Oh non! fais-moi grâce de cette fête, je t'en conjure, ami! La tête me pèse, mon cœur oppressé, je ne sais quel malaise; tout me dit que je dois éviter cette journée de trouble et de fatigue.

— Et c'est justement cette mélancolie que je veux dissiper. Cette faiblesse, cette humeur sombre, tiennent à cette vie de retraite si peu faite pour ton âge, ton rang, ta beauté.

— Ne me dis donc point tout cela, Gustave; ne me dis pas que je dois aimer le monde, les plaisirs. Mon goût, mon caractère, m'y entraînent assez, mais ma santé faible, chancelante, mais une tris-



tesse qui s'est emparée de tout mon être depuis quelques jours, mais je ne sais quel sombre pressentiment, me font reculer avec violence devant tous ces apprêts de fêtes qui célèbrent le mariage du jeune dauphin. — Je ne puis, — je ne puis, te dis-je. »

Le jeune baron de Montaigu, piqué de l'opiniâtre refus de sa femme, fit sentir, pour la première fois, ses droits d'époux, et témoigna de l'humeur. Sa femme n'en persista que davantage dans sa détermination; seulement quelques larmes s'échappèrent de ses grands yeux bleus.

Alors la scène changea d'aspect. Ce que n'avaient pu obtenir ni les raisonnemens, ni les prières, fut accordé aux pleurs d'une jeune et belle femme. Gustave abandonna son rôle de mari mécontent, et passant un bras autour du cou de sa jolie amie :

« Eh bien! reste, lui dit-il, qu'aucun de mes plaisirs ne soit payé par un regret de ta part. Ta peine est plus forte sur mon cœur que les plus vifs desirs de curiosité. Loin de nous les faibles nuages qui viendraient assombrir notre intime bonheur. Pardonne mon exigence, ma douce amie, et laisse-moi près de toi oublier tes déplaisirs et mes regrets. »

Le cœur d'une femme a de ces délicatesses imperceptibles que les hommes ne savent ni comprendre ni prévoir, et Gustave ne sentit point que par ce tendre retour il venait de commander à la volonté de son amie, bien plus que par les argumens et les exhortations les plus habilement combinés.

« Je me sens bien mieux, répliqua avec affection la baronne de Montaigu, je reprends de la joie, de la force, et je te suivrai maintenant. »

Et lui accepta le sacrifice, n'y pénétrant point un élan d'amour, un généreux dévouement, l'abnégation d'un être qui se voue tout entier au bonheur d'un autre.

La baronne se leva. Blanche et frère comme un jeune lis flétri par un premier

coup de vent, elle s'efforçait de surmonter cette convalescence, suite d'une grossesse qui l'avait rendue plus chère et plus intéressante encore au cœur de son mari, qui l'avait épousé d'amour, et l'idolâtrait par reconnaissance. Cette fois seulement une légère altercation s'était fait sentir entre eux à l'occasion des fêtes pompeuses qui animaient Paris, et que Gustave désirait vivement considérer par lui-même. Sa femme, pour lui plaire, oublia sa répugnance et ses douleurs.

Toute pâle, toute émue, elle s'approche de la glace, déroule les grosses boucles de ses cheveux, et les arrange lisses et ondoyantes sur ses joues. Car dans la foule qu'elle va traverser on pourra rencontrer des amis de Gustave, et il faut qu'il trouve sa femme jolie, il faut qu'il soit flatté de leur hommage.

Elle se pare d'une robe de taffetas lilas, drape avec art un grand cachemire blanc, jette un voile de dentelle sur son chapeau, et se trouvant ainsi simple, élégante et gracieuse, elle s'approche de Gustave avec une aimable confiance, et lui prenant le bras en souriant :

« Ne sois plus fâché, lui dit-elle, et partons bons amis. »

Mais, par un retour d'inexplicable prévision, elle veut, avant de sortir, embrasser son jeune enfant qui ne sait pas encore lui sourire, qui ne sait pas que le souffle qui effleure ses lèvres et son front est la caresse d'une mère.

Puis le jeune couple s'achemine le long du boulevard, s'amusant et devisant comme deux gais enfans qui vont s'adjoindre aux jeux de leurs amis; ils avaient chassé tous souvenirs d'humeur et de tristesse; pour eux, la vie se montrait belle; et les élans de la joie générale retentissaient au fond de leurs cœurs, avec les douces illusions attachées à l'âge de la folie et des amours.

Aussi c'était une bien belle fête celle qui animait l'enceinte de Paris dans la journée du 30 mai 1770! C'était un ma-



riage de roi ; une couronne de fiancée placée sous un diadème ; une monarchie représentée par les grâces de l'adolescence ; une couche nuptiale surmontée du dais représentant vingt dynasties passées.

La jeune reine venait de se montrer, et à son aspect si noble, à la vue de son attrayante beauté, d'unanimes applaudissemens avaient ébranlé les airs, et fait vibrer les grâces de l'antique palais du monarque. Sur la place Louis XV il y avait foule ; foule composée de milliers d'hommes, de femmes et d'enfans ; foule qui s'était réunie sous un même cri d'allégresse, et qui, quelques heures après, devait se séparer à travers les hurlemens de désespoir et les monceaux de morts.

Il ne faut point retracer ici le tableau de ce fatal événement qui transforma la joie en deuil, et le théâtre de la fête en un lieu de carnage ! Assez de plumes fidèles nous ont transmis ces déplorables souvenirs : plus de douze cents victimes laissèrent la vie sur la place Louis XV. Les mourans allaient expirer dans les Champs-Élysées, sur le quai des Tuileries. Ce fut un terrible moment que celui où les deux extrémités du Pont-Royal se trouvant tout-à-coup obstruées par les voitures, ne laissa plus de retraite à ceux qui s'y étaient réfugiés. Quelques-uns, ne pouvant plus respirer, entassés, étouffés qu'ils étaient, montaient sur les parapets et tombaient dans la rivière. Jamais champ de bataille ne fut aussi épouvantable à voir que cette partie de Paris pendant cette cruelle catastrophe. De toutes parts la mort se présentait sous des formes hideuses : des cadavres mutilés, des membres en lambeaux, des enfans morts sur le sein de leur mère ; des parens, des amis groupés, et comme enlacés par le trépas, dans un même tas de sang et de fange. Toutes ces horreurs étaient réservées à ceux qui accouraient joyeusement pour prendre part à la fête ; et c'est là que Gustave entraînait sa jeune amie ; c'est là qu'il la conduisait, douce, languissante et

belle, et qu'il se félicitait de lui procurer une si gaie distraction, lorsque tout-à-coup, envahi par une effrayante cohue, il se trouva lancé et resserré au milieu d'une masse de peuple dont il ne put plus se dégager.

La foule grossissait, se rapprochait, s'entrelaçait comme un faisceau qui se mouvait en masse, s'avancait et se reculait par un mouvement commun. C'était surprenant à voir, effrayant à entendre, que cette multitude agitée comme la vague d'une mer en fureur, et faisant entendre de longs mugissemens. Jeté au milieu de cette hideuse mêlée, obligés d'en suivre l'impulsion, recevant autour de soi mille atteintes de mort et de douleur sans pouvoir s'échapper, Gustave serrait sa jeune femme contre son cœur, craignant à chaque instant de la voir expirer de faiblesse ou de terreur. Son bras passé autour de sa taille ne pouvait s'en détacher, et son autre main, paralysée par la pression de la foule, ne lui était d'aucun secours. Dans cette épouvantable situation, il cherchait encore à arracher quelques mots de courage pour les communiquer à son amie, mais elle était incapable de répondre. Sa tête tombait, pâle, échevelée, sur sa poitrine, et se laissait rejeter de droite et de gauche sans offrir la moindre résistance ; ses pieds étaient soulevés de terre, et elle n'était supportée que par le bras de son mari. Sa taille flexible se serait recourbée et pliée comme un faible roseau, si elle n'avait été enchâssée par ce mur d'hommes et de femmes haletans autour d'elle. Sa vie n'était plus qu'une agonie. Seulement quelques gémissemens aigus s'échappaient de tems en tems de sa poitrine, et le cri de Gustave ! Gustave ! parvenait à son mari au travers de toutes les angoisses de la souffrance. Il était au comble du désespoir ; il implorait la pitié de ceux qui étaient près de lui pour qu'ils épargnassent sa malheureuse femme.... Mais dans ces scènes d'horreur, l'égoïsme apparaît, cruel et impératif, au cœur des hommes.



Il surgit seul à travers le denil et la douleur commune. — Toutes les plus fortes passions, la vertu, l'amour, la pitié, s'effacent sous son impitoyable puissance... Il marche sur les cadavres qu'il ne voit pas ; il se fait jour au milieu des sanglots qu'il n'entend pas : l'inflexible *moi* domine tous les sens. Que lui font les tortures des blessés, l'agonie des mourans !... Mort, dit-il, à l'enfant qui joint ses mains suppliantes en demandant sa vie comme s'il disait pardon ! Mort à la femme dont le sein palpite de terreur, et dont les lèvres défaillantes répètent : *Grâce ! grâce ! je suis si jeune encore !* Mort au vieillard, dont les cheveux blancs traînent sur la poussière, et qui lui crie d'une voix éteinte : « Pitié ! au nom de ton père ! » Mort ! mort ! à tout ce qui n'est pas *moi* ; car *moi*, c'est la vie, c'est le monde, c'est l'humanité tout entière !

Aussi Gustave n'a plus rien à attendre des hommes. Dans son affreux délire, il voudrait pouvoir se vouer à la férocité, frapper et faire périr tout ce qui l'approche ; mais cette autre existence attachée à la sienne, cet être qu'il sent appuyé sur son cœur, impose à sa fureur et arrête sa frénésie. Que lui sert son courage d'homme, sa puissance de volonté ? Il ne peut rien maintenant, et déjà il ne sait plus si la femme bien-aimée qu'il presse contre lui ne sera pas bientôt un corps inanimé ! Des larmes de rage et de fureur s'échappent de ses yeux ; il veut encore une fois tenter de forcer cet horrible rempart d'hommes qui l'étouffe... lorsque tout-à-coup un nouvel ébranlement semble s'opérer dans la foule ; l'air retentit d'affreux rugissemens ; des cliquetis d'armes, des piétinemens de chevaux, les roulemens de voitures, s'approchent comme un ouragan destructeur, éclaircissent et bouleversent les rangs. Gustave voit encore arriver mille nouvelles morts ; mais ces morts ont des issues de sang et de carnage qu'il pourra peut-être franchir : ceux qui tombent, qui

périssent autour de lui lui frayent un chemin. Frappé d'une fleur d'espérance : « Amie, s'écrie-t-il, amie, courage ! un instant de plus, et nous sommes sauvés. Place-toi sur mes épaules, attache-toi à mon cou, et je t'enlève et franchis tout avec toi ! » Puis, se courbant vers la terre : « Un dernier effort ! lui répète-t-il. Enlace ma tête dans tes bras, serre-toi autour de mon corps, soutiens-toi quelques minutes encore, et tu ne mourras pas. »

Hélas ! le malheureux Montaigu eut alors un supplice plus affreux que la mort même. Il sentait le corps de sa femme s'efforcer de se placer sur ses épaules. Ses membres défaillans semblaient s'ébattre pour s'accrocher plus fortement à lui ; on eût dit une lutte entre le désir de la vie et les tortures de l'agonie, et lui, craignant de perdre une minute, s'abaissant de plus en plus pour terminer ses pénibles efforts, souffrait des angoisses inouïes. Enfin, ô bonheur suprême ! il sent cette charge tant désirée se fixer sur ses épaules, deux bras s'arrondissent autour de son cou et s'y contractent avec vigueur, et lui, sans détourner la tête, sans prononcer une parole, se lève, sépare la foule avec une ardeur surnaturelle, semble un lion qui fuit avec sa proie. Tous les obstacles cèdent devant sa marche frénétique : il s'élance, court, renverse tout ce qui l'arrête. Il a mille bras, mille existences pour multiplier ses forces ; le ciel et la nature semblent s'accorder pour couronner son dévouement, et redoublent son énergie. Il approche du terme, et n'a plus que quelques masses de fuyards et de blessés à dépasser pour être hors du carnage ; mais pas un mot qui retarde, pas un pas qui faiblisse ! Oh ! non, il ne s'y exposera pas. Tout son bonheur, tout son avenir en dépend ; car c'est elle, c'est sa vie à elle, c'est son amour à elle qu'il emporte, qu'il arrache à la mort, qu'il ressaisit, et pour lesquels il donnerait mille fois sa vie dans ce monde et sa félicité dans l'autre.



Enfin l'amour et le courage triomphent ! Gustave a laissé derrière lui les luttes sanglantes, les coups meurtriers, les gémissemens de la douleur. Il est hors de la foule du carnage, il respire ! encore un pas, et il dépose son précieux fardeau : il placera sa femme à ses côtés, et il va la voir, et il va l'entendre, et il va la serrer contre son cœur en lui disant : « Ah ! je t'ai donc sauvée ! » Dieu ! que cette vie reconquise, que cet être tant aimé va lui paraître cher ! comme les émotions se précipitent dans son cœur, rapides, déli- rantes, tout inondées de joie et d'es- pérance ; comme il est heureux, l'homme, l'amant, l'époux ! comme il bénit le ciel ! comme il tressaille avec ivresse en s'arrêtant sur cette pierre isolée, en s'in- clinant pour y laisser placer doucement son amie, en sentant ses bras se dégager de son cou, en se retournant pour la voir.

Horreur ! horreur ! ce n'est point elle ! il n'a porté sur ses épaules, il n'a sauvé de la mort, il n'aperçoit devant lui qu'une créature vieille, décrépète, hideux rebut de la nature et du monde, qui ne répond à sa mortelle stupeur que par un rica- nement atroce, et se perd au milieu de la foule, en lui criant au loin : « Tandis que tu la chargeais sur tes épaules, je l'ai étranglée pour m'emparer de sa place. »

JULES DE R\*\*\*.

## Album.

Le cheval arabe *Abhel-Myrza*, mis en loterie aux bals du Cirque-Olympique, a été promené le dimanche gras sur le bou- levart au milieu d'une troupe de bédouins, et toute la société Franconi masquée en Turcs, Arabes, etc.

— La foule était immense sur les bou- levarts pendant les jours gras. Beaucoup de personnes déguisées se promenaient en voiture. Une troupe de jeunes gens à che- val, tous en costumes différens, étaient les plus remarquables. Les voitures de lord Seymour, remplies de jeunes gens masqués, folâtrant, riant et jetant des bonbons à la foule, ont passé plusieurs fois au milieu de la double rangée de voi- tures qui bordait les boulevarts. Il y avait quelques masques tout-à-fait risi- bles. Un dindon courant sur ses hautes pattes. Un homme tout habillé en satin rose, et monté sur un cheval blanc qui galopait toujours, semblait infatigable. Dans d'élégantes voitures, on voyait des enfans déguisés avec beaucoup d'élégance. Comme à l'ordinaire, les équipages ar- moriés se trouvaient entremêlés de fiacres dégoûtans, de charrettes, etc. On ne ren- contrait point de masques à pied.

— Le bassin du Théâtre Nautique, salle Ventadour, est terminé ; on s'occupe ac- tivement des autres détails spéciaux à cette entreprise toute nouvelle ; il faut moins d'un mois pour que les portes puissent s'ouvrir au public. Henri, l'habile maître des ballets, est arrivé de Vienne d'où il ramènetrois snjets précieux ; ce chorégra- phe hardi et original nous promet des merveilles : il pourra donner un plus libre essor à son génie, le Théâtre Nautique met à sa disposition un élément de plus.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *Les Mal- heurs d'un Joli Garçon*. Quand on a vu les *Malheurs d'un Amant Heureux*, au Gymnase, cette leçon si vraie, mais si terrible, donnée aux séducteurs de pro- fession, il est impossible de ne pas cou- rir à la représentation de la contre-partie de ce drame intéressant, à la facétieuse odysée qu'ont arrangée MM. Desvergers, Varin et Arago, et dont un garçon de café, le beau, le volage Fortuné est le héros.

Fortuné est écrasé sous le poids des bonnes fortunes : ce qu'il a séduit d'in- fortunées est incroyable ! Il a séduit une




innocente à Beauvais, son pays; il a séduit une beauté recherchée par un inconnu brutal, qui brise, par exemple, une canne sur le dos du Lovelace; il a séduit la soubrette d'une cantatrice italienne, la brune Flora, Italienne aux passions brûlantes. Sa bourgeoise elle-même, veuve riche et respectable, n'a pu lui résister, et jaloux de faire une fin, Fortuné daigne promettre de trôner à côté de celle qui lui commandait naguère. De garçon il veut bien devenir maître et rentier.

Mais que de traverses! C'est un tissu de mésaventures plus extraordinaires les unes que les autres, qui viennent fondre tout-à-coup sur ce bourreau de tous les cœurs de bas étage. L'homme qui le rossa, c'était son oncle! oncle au cœur féroce, qui prétend laver dans le sang de son neveu l'injure qu'il en a reçue; la victime de Beauvais se trouve être appelée comme servante du café; la jalouse Italienne, instruite de tant de méfaits, poursuit d'un poignard acéré le traître qui lui avait promis son cœur et sa main, feint de l'empoisonner dans un bol de bischopp, et, plus adroite que ses rivales, finit par se faire épouser. C'est bien là le plus grand des malheurs que redoutait le brillant Fortuné. Aussi ce coup l'accable, et il regarde son union avec Flora comme la plus cruelle punition que le ciel pût réserver à ses forfaits amoureux.

Nous n'avons fait qu'esquisser l'intrigue de cette pièce, aussi folle dans son ensemble que dans ses détails, et qui, depuis sa première représentation, ne cesse d'attirer la foule au Vaudeville. Elle perdrait à être racontée sérieusement. M. Arnal, chargé du rôle de Fortuné, a été parfaitement servi par les auteurs, qui

ne lui ont pas épargné les occasions de faire rire le public.

— Le duc d'Orléans vient de charger MM. Chenavard et Barye d'un travail des plus importants; c'est un surtout de table en orfèvrerie, dont le sujet et les moyens d'exécution ont été laissés entièrement au goût des artistes. D'après les premières données du programme, qui est approuvé, ce surtout aura 21 pieds de longueur sur cinq de large, et se composera de quinze groupes principaux formés de figures et d'un grand nombre d'animaux; la presque totalité des pièces sera fondue en or et en argent, à cire perdue: les parties plates seront surchargées de dessins nielles à la manière florentine, et enrichies par des incrustations d'une grande quantité de pierres fines des couleurs les plus vives. Le plateau sera formé dans toute sa longueur par une mosaïque de malachite, de lapis-lazuli et d'autres marbres précieux.

 **VERRES CONSERVES** de la vue, à surfaces de cylindre, de CHAMBLANT, connus pour la supériorité constatée par vingt ans d'expérience. — Rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n° 12, près le carrefour Bussy.

*A ce Numéro sont jointes les planches 1038 et 1039.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours; avec huit gravures par mois.  
*Prix de la Souscription:* pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port.*



BUREAU DE PROSPER LONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

15 Février 1834.

N<sup>o</sup> 1039.



## Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.

Coffure ornée d'une guirlande à la Mancini; Bonnet Grec brodé en or; Chapeau en velours; Turban en satin broché; Mantille en tulle doublée de satin.